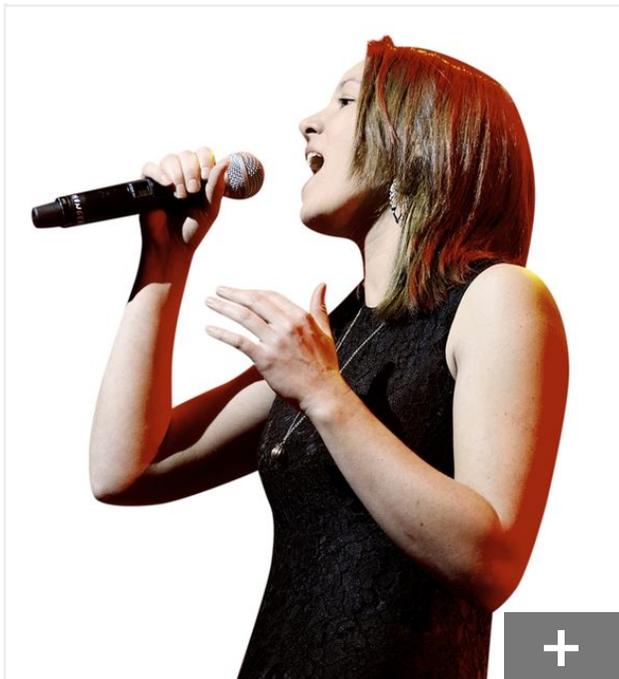


«Les filles, on est les patronnes»



Montreux Jazz Festival Le festival vient de dévoiler sa 49e affiche, toujours aussi équilibrée. Sophie Hunger y figure au firmament, alors que paraît son nouvel album, «Supermoon», qui touche en plein cœur.

Le Montreux Jazz n'est évidemment pas une découverte pour Sophie Hunger. On se souvient encore de son premier concert en solo,

en 2008, de l'apparition de cette jeune femme timide, d'apparence frêle, qui se révélait forte et troublante sur scène, hypnotisant son auditoire par son sens inné de la musique, par sa voix renversante. Depuis, Sophie Hunger a pris davantage confiance en elle et ses prestations restent tout aussi inspirées. «Je me réjouis tellement de revenir à Montreux, j'ai dit à tous mes amis et ma famille de venir au festival de jazz car ce sont des concerts qu'on n'oublie jamais», nous confiait récemment la chanteuse, de passage en Suisse romande. Vendredi prochain, «Supermoon», son tout nouvel album, sera disponible. Entre puissance et délicatesse, titres en français – superbe «Chanson d'Hélène» en duo avec Eric Cantona –, suisse allemand ou anglais, rock nerveux ou folk apaisée, Sophie Hunger touche une fois de plus en plein cœur. Interview.

A la fin de votre dernière tournée, vous disiez ne pas savoir si vous reviendriez à la musique, et vous voilà de retour. Est-ce impossible de débrancher?

J'ai débranché, cela fait un an et demi que je n'ai pas donné de concert. Cette année a été spéciale pour moi, c'était une vie inconnue où j'ai vécu comme une personne «normale». J'ai adoré le fait de ne pas devoir monter sur scène. Je

suis allée voir des concerts, j'étais dans le public et j'ai aimé ça. Je pouvais juste être là, boire une bière, regarder. C'était important pour moi.

Vous avez choisi de vous exiler en Californie, pourquoi cette destination?

Je voulais juste avoir la sensation d'être une étrangère. Je voulais un endroit où je ne connaissais pas les choses, les chemins, les noms, la langue. Il y a beaucoup d'étrangers en Californie, personne ne vient vraiment de là-bas sauf peut-être les Indiens. Tout le monde est immigré et je voulais être dans un endroit comme ça, je voulais être une étrangère. J'ai compris que j'étais plutôt douée dans ce rôle-là. Pendant toutes ces années, j'ai toujours eu un appartement à Zurich. J'ai eu ce fantasme d'avoir un chez-moi dans mon pays. Je pensais que si je n'avais pas ça, je deviendrais folle. En fait, c'était l'inverse. Si je gardais ça, j'allais devenir folle. Je n'ai pas besoin de chez-moi, pas dans cette vie.

La valeur du «chez-soi» n'est-elle pas de se sentir en sécurité?

Non, je n'ai pas besoin de ça. C'est un truc typiquement suisse que j'ai dû éliminer. C'est une illusion. On ne doit pas avoir un chez-soi, c'est une convention. Mais ce n'est pas nécessaire.

Très dense et hétéroclite, votre nouvel album semble avoir été écrit dans de nombreux endroits différents?

J'ai fait un morceau après l'autre, à chaque fois dans un appartement différent. Il y en avait avec un grand piano classique, d'autres, plus pourris, avec des guitares. Je me souviens du lieu où j'ai écrit chaque morceau. Pour «Supermoon», j'avais vu un documentaire sur la naissance de notre planète. J'ai appris que la lune était en fait un bout de la terre. C'est un morceau de nous jeté par une météorite. J'ai trouvé ça très drôle et ironique. On adore dire que les choses sont étranges et mettre du mysticisme partout mais dans la réalité, c'est un bout de nous. Et puis j'ai déménagé dans un autre appartement et j'ai écrit «Mad Miles». C'était un endroit bizarre, d'un mec tout aussi bizarre. Dans les appartements loués par Airbnb, les choses qui s'y trouvent ne sont pas là par hasard. Les gens les laissent pour qu'on les voie. C'était évident que ce monsieur voulait que je voie ça. Il y avait des caméras, des trucs un peu dégueulasses et j'avais hyper peur. Je me sentais comme dans une prison que je ne pouvais

quitter. Et puis lorsqu'on nous a jetés de notre maison, à Zurich, que j'ai dû tout quitter, j'ai écrit «Superman Woman».

Que raconte la chanson «Heicho»?

Je l'ai écrite après avoir quitté notre maison. J'ai vécu quelques semaines assez tristes. C'est l'histoire d'un enfant qui va voir sa mère et qui lui dit que c'était super, qu'il sait parler quatre langues, qu'il sait dire non mais qu'il doit partir. Mais qu'elle ne s'inquiète surtout pas parce qu'il va rentrer à la maison pour mourir. C'est mon morceau pour dire au revoir.

Dans une interview au Guardian, vous disiez que la Suisse était un joli endroit pour mourir. Étaient-ce les prémisses de cette chanson?

J'ai donné cette interview il y a quatre ans et ils ont retenu cette phrase: «Switzerland is a nice place to die». En rentrant à la maison, mon père m'a dit: «Sophie, je t'aime beaucoup mais tu n'as jamais rien dit d'aussi stupide.» Ça m'a blessée parce que mon intention n'était pas d'être méchante. C'est la chose la plus belle que je puisse dire, que je veux mourir là-bas. C'était important pour moi de corriger ça et j'ai voulu faire un morceau où je dirais que je rentrerais à la maison pour mourir. Lorsque j'ai quitté notre maison, c'est revenu dans ma tête et j'ai su que c'était le moment de partir. Et de revenir pour mourir. En fait, il y a deux morceaux où j'ai dû expliquer à mes parents que je ne parlais pas d'eux, parce que les chansons ne sont pas très gentilles. C'est «Fathr» et «Heicho». Il faut prendre soin de ses parents. Ils sont très attachés à leurs enfants parce qu'ils les représentent eux, en petit. Quand on dit à ses parents qu'on va partir et revenir pour mourir, ça les rend tristes parce que c'est une peur terrible de voir ses enfants partir et parler de la mort. Mais ce n'est pas triste!

Une idée se dégage de votre album, celle de la femme forte, comme dans «Superman Woman», vous sentez-vous profondément féministe?

Je ne sais pas exactement ce que veut dire le mot féministe, c'est un terme sociologique, mais je suis issue d'une génération de femmes indépendantes. Avec mes copines, on va plus loin que nos copains d'école. Les garçons n'ont pas encore de vrais boulots, alors que les filles de notre clique, on a toutes réussi. On est fières de ça. Fières d'avoir réussi dans des métiers où ce n'est pas typique de réussir. Certaines femmes dans la musique ont des producteurs qui leur

écrivent des chansons, elles doivent surtout être très belles. Moi, je viens d'une autre génération, comme Evelinn Trouble, Anna Aaron. On écrit nos morceaux, on cherche des musiciens, on est les patronnes. U

A écouter

«Supermoon», Sophie Hunger, distr. Universal. En concert le 10 juillet au Montreux Jazz Lab.

Karine Vouillamoz